

Elle me répétait que la beauté n'était rien à ses yeux, que l'âme seule méritait son amour, que l'homme qui sentait et qui écrivait comme moi ne pouvait lui paraître oisieux. Insensé ! je crus à ses paroles. Couvert d'un manteau qui m'enveloppait entièrement, j'osai, toutes les nuits, me rendre près d'elle sous un bosquet touffu où pénétraient à peine quelques faibles rayons de la lune. Paris, me dit elle un soir, va obtenir des hommes cette admiration passionnée que tu m'as inspirée ; justifie mon choix par une renommée éclatante ; puis, viens réclamer ma parole et je suis à toi. — Jure-le, m'écriai-je ; elle en fit le serment solennel. — Tout mon cœur travaillait. Je pressai sa main en silence, puis je m'éloignai, et pendant bien des jours elle n'entendit plus parler de moi.

A CONTINUER.

ECONOMIE RURALE.

LA REINE DES PLANTES UTILES.

Dans le temps où les dieux vivaient familièrement avec les mortels, un personnage à figure vénérable se présenta à Pierre Gareau, et lui dit : Mon ami, je vois que tu prends beaucoup de peine dans ton jardin pour empêcher que les mercuriales, les traitresses et les renouées n'usurpent tes plates bandes. Je viens ici pour rétablir l'ordre, et substituer le système monarchique à la démocratie qui te fatigue ; je t'investis du pouvoir de nommer une reine parmi les plantes utiles, et en même temps je donne à toutes les concurrentes le don de la parole qui leur sera nécessaire pour faire valoir leurs prétentions. — Tel est mon bon plaisir ; c'est moi qui suis Jupiter.

Le jardinier s'inclina profondément devant le père des dieux, lui rendit des actions de grâces, et à l'instant même toutes les ambitieuses se présentèrent devant le grand électeur suivant l'usage habituel des cours. — Je suis la rose, dit l'une d'entre elles.

— Mademoiselle, dit Gareau, je conviens que vous êtes charmante, mais vous êtes bien peu utile, et c'est de l'utilité qu'il nous faut.

Il dit au narcissus : Vous êtes beau, mais d'un caractère vain. — Au tournesol : Vous portez un disque éclatant, mais vous n'êtes bon qu'à nourrir des perroquets. — Au pois de senteur : Votre parfum serait fort agréable, s'il ne faisait mal à la tête. — Au lis : Vous êtes blanc, mais vous êtes fétide. — A l'hortensia : Vous êtes d'origine chinoise, et faite pour plaire à des magots.

Quand toutes ces superbes inutilités furent évincées, les plantes hortolagères et potagères s'avancèrent. — Les ailiqueuses se présentèrent avec leurs vrilles, leurs papillons et leurs gousses. — Je vous estime fort, leur dit-il, mais vous êtes gourmandes et altérées ; il vous faut beaucoup d'engrais sur des sols gras et profonds, une température moyenne, tout à tour chaude et pluvieuse, et vous ne convenez pas à l'empire dont le caractère est d'être universel. — Il dit aux petits pois : Vous êtes destinés à flatter le palais blasé des gens riches, et vous n'êtes point une ressource capable d'alimenter la population.

Bientôt après ce fut le tour des cucurbitacées ; elles s'avancèrent pesamment, ayant à leur tête un énorme potiron, suivi de citrouilles, courges, gonfées, concombres ; mais ce fut en vain qu'un cornichon porta la parole pour faire valoir les mérites de toute la famille.

Les crucifères ne tardent pas à se mettre en mouvement ; elles étaient précédées du chou quinqué, autour duquel on voyait le chou cavalier, le chou brocoli, le chou de Milan, le chou frisé et panaché, et la procession était fermée par le chou de Bruxelles. — J'aime à vous rendre justice, dit Gareau, nous vous devons l'huile, l'assaisonnement de nos aliments et la lumière ; un aliment sain pour l'homme, un excellent fourrage pour les races animales sur lesquelles nous vivons, mais ce n'est pas encore assez pour mériter la couronne.

Une autre groghe se présenta composé de plantes tubéreuses, à la tête duquel on apercevait l'ognon d'égypte, suivi de l'ognon tané, de l'ognon anatolique, des aulx, des cives, civettes, ciboules, ciboulettes et autres appétits. — Vous êtes mères de la friandise, mesdames, dit Gareau ; mais ce n'est pas l'appétit qui nous manque.

Une jeune morelle se présenta au grand électeur. — Malheur, dit elle, est sans parfum et sans couleur, mon feuillage est sombre, mon fruit vénéré, mais je porte dans mes racines une fécule abondante. Tous les sols, toutes les expositions me conviennent, quoique j'aie d'ailleurs une inclination particulière pour les sables quand ils sont onctueux et consistants. — J'arrive à maturité en soixante à quatre-vingts jours, je puis être introduite, comme intercalaire, dans toutes les assolements ; et non seulement je ne fais tort à aucune récolte, mais je puis en nourrir plusieurs après moi avec la desserte de ma table.

Que veut donc cette imperlinente ? dirent les céréales. — Mademoiselle, vous êtes une sottise de prétendre à la couronne dont nous jouissons depuis des siècles, avec l'assentiment universel et sous la protection de Cérès. Sans nous que deviendrait l'espèce humaine, manquant du pain qu'elle nous demande comme quotidien, sans que jamais elle se soit avisée d'invoquer une morelle quotidienne. — Mais Pierre Gareau ne se rendit point à ces considérations. — Vous êtes vieilles, mesdames, dit-il aux céréales, d'autres besoins appellent d'autres aliments, et une civilisation nouvelle d'autres jouissances. Je vous le dis franchement, on ne veut plus de vous que comme auxiliaires, en seconde ou en troisième ligne. Dans les lieux où vous régniez exclusivement vous exigez cinq ou six labours, vous consommez tous les engrais, et cela pourquoi ? pour obtenir de vous un morceau de pain ! Dans les plaines où vous laissez flotter votre chevelure dorée, on ne voit que de misérables panivores, maigres et jaunes comme vos tiges, et les mendiants sont les seuls aujourd'hui qui vous invoquent.

Enfin, la vigne arriva avec ses grappes parfumées, ses pampres, ses sarments, ses vrilles et ses larmes. — C'est par moi qu'on se procure le nectar offert aux dieux ; c'est moi qui préside aux festins des rois, qui fait oublier leurs peines aux affligés, qui double la jouissance des heureux dans des banquets

dont j'anime la gaieté. On me célèbre, on me chante sur tous les points du globe. — le vous attendais, madame, dit Gareau, soyez la bienvenue, je vous adjuge la couronne.

Mais Jupiter survint, et tirant Pierre Gareau par la manche de sa veste, lui dit : Toujours boire et ne jamais manger, voilà quel serait le résultat de l'élection que tu ferais si je t'abandonnais à toi-même. Mais d'autres considérations doivent guider le père des dieux ; je donne la couronne à cette modeste morelle qui est à elle seule capable de nourrir l'espèce humaine et toutes les races animales. Je veux qu'on lui rende un culte universel, et que l'on continue de la nommer *potimoron*, *potimoron* ou bien *Parmenière*, du nom de son parrain.

FRANÇOIS (de Nantes)

ARTS ET METIERS.

OUVRIERS.—ARTISANS.

Considérations de classe et de fortune.

La condition d'artisans est le lot forcé de tous les enfans de la classe pauvre des villes ; beaucoup de fils de cultivateurs abandonnent imprudemment leurs champs pour la prendre, c'est le contraire qui devrait être fait, maintenant surtout que l'emploi des machines et l'application de certains moteurs tendent, en raison du perfectionnement et de l'économie de la fabrication, à se substituer à la force des hommes.

Les machines sont appelées à restituer à l'agriculture les bras que l'industrie lui avait enlevés ; ce qu'il faut désirer, c'est qu'elles le fassent graduellement et sans crise. Aussi ne saurait-on trop insister sur le danger de préférer les travaux des villes à ceux des campagnes.

L'instruction primaire, en se répandant dans les classes ouvrières, aura bien pour effet de perfectionner la main d'œuvre de beaucoup d'états, — de la rendre moins chère au fur et à mesure qu'elle exigera plus d'intelligence et moins de force. — de réformer quelques habitudes vicieuses, — de populariser le sentiment de la prévoyance ; on verra un moins grand nombre d'ouvriers dépenser en un seul jour, le dimanche ou le lundi, tout ce qu'ils auront pu épargner en s'imposant les privations les plus dures pendant toute la durée de la semaine ; mais cette amélioration de leur sort ne sera pas suffisante, si une grande réforme ne s'opère dans tout notre système de travaux publics ; si la prospérité générale n'augmente pas sensiblement la masse des consommateurs ; mais surtout si l'affluence des campagnes vers les villes n'a pas lieu en sens contraire, c'est-à-dire, si beaucoup d'artisans, après avoir quitté leurs champs, n'y retournent pas chercher du travail ou porter leur industrie, élever plus économiquement leur jeune famille, ou prendre possession du faible patrimoine dont la mort d'un parent les aurait laissés héritiers.

Les artisans n'ayant qu'un avenir toujours dépendant des circonstances ne sauraient trop s'appliquer à se remarquer par leur aptitude et leur supériorité dans leur métier ; ils devront surtout prendre l'habitude de faire sur chaque journée de travail la part de la journée sans ouvrage ; car de